

PIERRE NAVILLE, LA PSYCHOLOGIE ET LE MOMENT DE L'ORIENTATION par Dominique Hocquard

Conseiller d'orientation-psychologue CIO Rombas
Chargé de cours Université de Paris VIII
dans Revue *Vie sociale* n°5/1996, pp. 49-64

Naville. Son nom surprendra peut-être, cité à propos des questions d'orientation, tant il est vrai que son court passage dans ces milieux n'aura guère laissé de traces dans la mémoire collective d'une profession aujourd'hui "empêtrée" dans la redéfinition de ses missions et dans son engouement récent pour le projet personnel et les bilans de compétences. Parmi les conseillers d'orientation, qui se souvient de Naville ? C'est qu'il s'est surtout rendu célèbre par sa contribution en sociologie du travail. Pourtant, comme l'a souligné récemment Lucie Tanguy (1), c'est sans doute aussi autour de l'orientation qu'il a parfaitement rempli cette fonction pionnière de médiateur, faisant communiquer le monde de la psychologie et celui de la sociologie. Les textes et les livres qu'il a publiés sur ces problèmes à partir des années quarante jusqu'au début des années quatre-vingts sont d'une étonnante actualité en ce qu'ils nous avertissent fort à propos sur les illusions de la psychologisation des conduites d'orientation. Leur modernité transparait peut-être mieux aujourd'hui, au moment où la crise psychotechnicienne de l'orientation étant avérée, d'autres notions apparaissent – projet, bilan de compétences – qui, pareillement à celles d'hier, pourraient être examinées à partir du point de vue critique exprimé il y a plus de cinquante ans par Naville.

Dans *Théorie de l'orientation professionnelle* (2) publié en 1945, il dénonce en effet vivement la psychologie pour ses insuffisances conceptuelles, particulièrement quand il s'agit de la notion d'aptitude, et tente de promouvoir une perspective sociologique qui doit probablement beaucoup à son itinéraire dans les milieux surréalistes et politiques des années 1930. Ayant à revenir plus loin sur ce que fut la nature, la réception et le destin d'une critique initiée par Naville, je m'en tiendrai d'abord à l'homme tel que je l'ai rencontré en 1989 et au conseiller d'orientation qu'il a été pendant la deuxième guerre mondiale.

À propos d'une rencontre

Dans les années 1970, comme le souligne le texte d'Élie Famaro paru dans *Vie sociale* n°5/1996, la psychologie différentielle passe pour être la théorie assurée des choix scolaires et professionnels des individus. L'identité des conseillers d'orientation se trouve toute entière dans cette discipline. En même temps, l'orientation fait l'objet de nombreuses analyses critiques. Elles contribueront fortement à souligner les limites et les impasses des théories psychologiques.

C'est dans ce contexte que je venais de découvrir *Théorie de l'orientation professionnelle*. Ce livre m'avait fasciné. Il me semblait qu'il y avait là matière à envisager une autre façon d'être conseiller d'orientation. J'avais été ébloui par la manière à la fois très concrète et très réfléchie que son auteur avait de décrire le jeu des forces sociales et des tensions qui traversent en permanence les réalités de l'orientation. Contre toute attente, Naville y justifiait deux fois les conseillers d'orientation : dans leur position de psychologues et dans celle, indispensable, de critiques et d'analystes de ces réalités. Mais, plus que cela, je crois que c'est sa conception transversale des choses qui m'avait séduit, sa faculté d'allers-et-retours entre les multiples terrains qui étaient les siens. Je décidai alors de le rencontrer. La rencontre s'effectua chez lui, à Paris. C'était un mercredi matin. Je ne me rappelle pas exactement le contenu de notre entretien – il n'avait pas souhaité que je l'enregistre –, mais je me souviens très vivement du commentaire critique qu'il me fit à propos de ce que je nommais, injustement d'après lui, la psychologie scientifique de Piéron. À ses yeux, la seule science psychologique était celle fondée par Watson – je reviendrai plus loin sur ce point. Et lorsque je lui demandai naïvement comment il avait réussi à concilier des appartenances aussi hétérogènes que celles qu'il avait eues avec le surréalisme, la politique, la science, la littérature, il me répondit par la métaphore de l'archipel.

Je crus comprendre là toute l'importance d'un projet qui recherchait, dans le lien et la mise en correspondances, les mystères de l'abstrait et du concret, de la poésie et de la logique, du micro et du macro... le mouvement de la vie, tout simplement.

Qu'on ne voie pas là de la suffisance, mais bien plutôt, de sa part, un travail incessant, inséparable d'un engagement traduisant la passion, la curiosité et l'imagination, comme les plus sûrs moyens de tenir bon sur le principe selon lequel aucun énoncé, fût-il tenu au nom de la vérité, de l'objectivité, ne peut faire l'impasse sur les conséquences de son énonciation. Tel est en tout cas, me semble-t-il, le principe auquel Naville a toujours voulu soumettre son interprétation des institutions et des systèmes qu'il a côtoyés. Je garde de cette rencontre le souvenir d'un homme très chaleureux et extraordinairement cultivé qui, pendant plus de deux heures, m'aura entretenu d'un parcours en apparence très éclectique.

Mais c'est précisément pour cela qu'il aura de l'orientation cette profondeur de vue dont on peut regretter qu'elle n'ait pas pénétré davantage la profession. Naville sera à la fois un homme de lettres, un philosophe, un psychologue, un sociologue... Il aura su jouer sur la multiplicité des temps et des espaces sociaux, entrevoir leurs rapports. Cette diversité des appartenances ainsi comprise, le fait de n'appartenir jamais totalement à l'une ou l'autre des institutions est probablement la condition de l'élaboration d'une pensée de la complexité et du mouvement. Le refus de se fondre dans les schémas rituels et routiniers des pratiques sociales, de se laisser enfermer dans l'univers consensuel et artificiel d'un système, voilà ce que j'ai cru trouver chez Naville. S'engager et simultanément prendre du recul – implication et distanciation critique –, voilà la voie étroite que semble désigner Naville aux praticiens-chercheurs soucieux de rigueur et d'objectivité. À un moment où l'on exige des gens qu'ils se spécialisent, qu'ils se sur-impliquent, cette transversalité a quelque chose de salutaire par la mise à distance, la mise en perspective qu'elle permet. Au-dessus d'une vision rudimentaire de la mesure et autres considérations sur l'évaluation, poncifs des gestionnaires, il aura su trouver, parmi les causes profondes du comportement humain, la vérité et la loi comme conditions de la liberté. C'est finalement une grande leçon de logique que j'ai pu recevoir là, non pas celle, plate et fade, des formalismes traditionnels, mais celle qui tente de restituer dans sa complexité et dans son ordre le mouvement du réel compris à partir de ses affrontements et de ses enchaînements hétérogènes.

Le texte qui va suivre n'est pas la restitution de cet entretien, pas même la réponse aux questions que je lui ai posées, simplement sa trace imparfaite. Il est consacré à la réflexion que Naville a produite sur la psychologie et l'orientation.

Le temps de l'orientation

Pierre Naville est né en 1904, vingt-trois ans après Piéron (1881), la figure emblématique de la psychologie, le bâtisseur de l'orientation. Hasard de la chronologie, c'est en 1904 que Piéron publie, avec Toulouse et Vaschide, *Théorie de psychologie expérimentale* (3) : tout le programme de recherche qui va marquer la tradition française de psychotechnique y figure. Or, c'est contre les conséquences sociales de la mise en scène de ce programme fondé sur la naturalisation des aptitudes que va réagir Naville au début des années 1940.

Pour des raisons d'insertion professionnelle, Naville se retrouve à l'Institut national d'orientation professionnelle (INOP) au tout début de la seconde guerre mondiale. Il se destine au métier de conseiller d'orientation, pas vraiment par vocation ni complètement par hasard. Il avait déjà eu à connaître la psychologie et cette institution était un des hauts lieux de diffusion de la psychologie en France. Reçu sixième à l'examen de conseiller d'orientation professionnelle en juin 1942 avec la mention assez bien, Naville avait planché sur *Le rôle de l'hérédité dans les troubles du développement intellectuel et affectif de l'enfant*. Nommé conseiller d'orientation en 1943, il va diriger, en zone sud, le centre d'orientation professionnelle d'Agen (1943-1944). Là, fort d'une expérience éditoriale acquise dans le mouvement

surréaliste et dans les milieux d'opposition de gauche communiste, il anime avec Jean Baussier, un de ses collègues nommé dans les Pyrénées orientales, le *Bulletin d'orientation professionnelle* (4).

Entre 1943 et 1945, le *Bulletin d'orientation professionnelle* connaîtra cinq livraisons et Naville y publiera plusieurs notes et articles parmi lesquels : *Le problème du placement en orientation professionnelle*, *Problèmes du travail*, *Faits et chiffres (notes diverses)*, *Qualification professionnelle*, *Hiérarchie des salaires et orientation professionnelle*, *Un programme d'organisation de l'orientation professionnelle*, *L'orientation scolaire et l'orientation professionnelle*. Selon Laure Bennassar (5), "*l'argent nécessaire à la publication de ce bulletin parvenait par un canal assez inattendu. Jean Baussier faisait passer la frontière pyrénéenne aux Anglais parachutés ; en échange de ce service, il recevait de l'argent qu'il consacrait à la publication du Bulletin. L'orientation professionnelle, précise-t-elle encore, servait aussi de couverture à Naville et à plusieurs autres. En effet, à l'occasion de visites dans les écoles, elle permettait de nombreux déplacements. Ceux-ci étaient mis à profit pour établir des contacts et faire de petites réunions entre résistants. Le centre d'orientation professionnelle d'Agen servit parfois de cache d'armes*".

Durant la courte période où il est conseiller d'orientation, après avoir diffusé, en pleine période de censure nazie, les idées de l'américain Watson sur le behaviorisme (1942), Naville publiera *Théorie de l'orientation professionnelle* (1945). Longtemps encore, il continuera à s'intéresser à l'orientation, comme en témoignent les conférences qu'il fera sur ce thème et les articles qu'il y consacra jusqu'à la fin des années 1970. À la Libération, il donnera des cours à l'INOP, avant d'en être remercié par son directeur Henri Piéron, au motif d'avoir remis en cause les thèses organicistes en vigueur dans les milieux de l'orientation de l'époque (6). Très tôt, Naville se heurte ainsi aux théories psychologiques de Piéron et au milieu particulièrement clos de la psychologie expérimentale. C'est donc de l'intérieur, à partir d'une critique du concept d'aptitude, qu'il instruit le procès de l'orientation et des thèses psychologiques qui la sous-tendent.

Naville connaît son sujet. Plus exactement, par le passé, il a eu à prendre position vis-à-vis du système scientifique de la psychologie. Parfaitement informé de son développement et de ses contenus, il a pu observer la façon dont "*elle-même vint déborder le spiritualisme bergsonien*" (7), soucieuse de garantir la scientificité de ses démarches et de ses applications. Mais, en dépit de cette bonne volonté affichée, "*dans leur âme, discrète mais tellement vaillante, les psychologues français garderont toujours un penchant invouable pour le dualisme*" (8). C'est contre ce dualisme et ses dérives sociales que Naville fonde sa critique.

Il exprimera son opposition à la psychologie scientifique française de manière très vive dans différents ouvrages. Mais la première dénonciation, la plus cinglante, se trouve dans un article de 1927, "*Mieux et moins bien*" (9), qu'il publie dans un numéro de *La révolution surréaliste* qu'il dirige alors avec Benjamin Péret. Il la fustige en ces termes : "*La psychologie menace de durer, de s'étendre... Et, caractère spécifique de la science moderne, les ravages de la psychologie paraissent d'autant plus étendus qu'a été mise en oeuvre plus profondément la psychologie des ravages*". Le révolté, l'ami de Breton et d'Artaud, le compagnon de route de Trotsky, donne à cette interprétation première la fougue dont il ne se départira guère quelques années plus tard.

La psychologie et l'orientation : l'état de la question

Contrairement aux habitudes de pensée historiquement instituées par des années de psychologie, le mérite essentiel de Naville à propos de l'orientation aura sans doute consisté à récuser l'idée, chère à Piéron et à Toulouse, de fonder une théorie de la répartition professionnelle sur des aptitudes innées, fixées une fois pour toutes. En posant le problème dans son contexte historique et social, en s'attaquant au consensus qui s'était installé alors autour de la psychotechnique et du concept d'aptitude, il va être l'un des premiers à repenser le rôle de l'orientation.

Pour mieux comprendre les enjeux de la polémique que va ouvrir Naville, il convient de resituer le débat tel qu'il se pose dans le contexte de l'époque. À l'époque où Naville est conseiller d'orientation, au moment où il publie *Théorie de l'orientation professionnelle*, il y a une identité très forte entre la psychométrie, les pratiques psychotechniques et la fonction d'orienteur. Rappelons que l'orientation, dès ses origines, est étroitement liée à l'émergence, dans le champ scientifique, de la psychologie et de ses instruments de mesure que sont notamment les tests. Elle est la science appliquée de la psychologie. Des médecins, des psychiatres, des biologistes participent à son essor et en signalent les vertus prophylactiques. La forme démocratique de la société en dépend. L'affectation sociale des individus ne doit plus être l'effet du hasard. Elle doit avoir une base biologique, condition naturelle de la promotion des individus contre les privilèges. On notera à ce propos que les plus hautes ambitions des réformateurs sociaux se sont inscrites dans une sorte de scientisme exalté dont la forme la plus achevée s'est retrouvée dans l'hygiénisme d'un Édouard Toulouse.

L'orientation était l'instrument de cette politique. Rien d'étonnant alors qu'à la veille de la deuxième guerre mondiale, elle voie son champ d'intervention considérablement agrandi : le décret-loi du 23 mai 1938, par exemple, rend obligatoire pour tout jeune de moins de dix-sept ans la consultation d'un centre d'orientation professionnelle avant d'être employé dans une entreprise industrielle ou commerciale. Autrement dit, aucun jeune de moins de dix-sept ans ne pouvait travailler sans un certificat d'orientation professionnelle délivré par les offices d'orientation devant désormais exister dans chaque département. Un maillage commence donc à s'organiser et la profession va connaître un grand essor pendant la période de Vichy. Le décret du 27 janvier 1944 crée le diplôme d'État de conseiller d'orientation professionnelle.

C'est aussi l'époque du conseiller d'orientation en blouse blanche, s'appropriant ainsi les signes extérieurs de la richesse scientifique de la psychologie. Chargé de révéler la constitution d'un individu, il doit lui vanter les mérites d'une société ordonnée selon les valeurs du travail et de l'effort : un rappel à l'ordre social en quelque sorte. L'enjeu est très précis : faire de l'orientation l'institution primordiale de la régulation et de l'harmonie sociale, l'outil technique de résolution des conflits sociaux. Un peu comme Taylor qui entendait placer son *Organisation scientifique du travail* au-dessus des conflits sociaux, les pionniers de l'orientation sont à la recherche d'une institution entièrement vouée à masquer les conflits de classe par leur traduction en concepts abstraits comme "l'intellectuel" et "le manuel". Ce point est important, car c'est cette entreprise de traduction et de naturalisation des conflits sociaux par la science que Naville va révéler. D'une certaine façon, l'auteur de *Théorie de l'orientation professionnelle* va restituer à l'orientation sa part naturellement polémique et contradictoire en rappelant fort à propos qu'elle est au départ la médiation problématique entre des désirs individuels et des contraintes collectives. Le conflit, la contradiction font partie de son espace. Il faut rappeler ici toute l'importance que Naville a toujours donnée au refus du consensus et aux vertus quasi épistémologiques de la polémique. Ne déclarait-il pas, à propos de l'effervescence contradictoire qui a marqué son engagement politique et ses démêlés avec le groupe surréaliste, que "*les incompatibilités jouaient décidément un rôle vivifiant, salubre, en ce qu'elles mettaient incessamment en échec un esprit de conciliation dont on pouvait à très juste titre prétendre qu'il était la clé d'une logique qui nous pousse toujours par facilité du pareil au même*" (10).

De ce point de vue, on pourrait sourire de l'empressement avec lequel les savants de l'époque vont anticiper le moment où le consensus étant avéré, on pourrait enfin travailler dans le calme à la sélection des élites par la gestion harmonieuse des désirs éparpillés de la masse. Cette opération ô combien politique et conservatrice s'est esquissée hier avec le concept d'aptitude. Se réaliserait-elle aujourd'hui avec celui de *projet personnel* ? De quoi réfléchir, en tout cas, aux conséquences sociales de la célébration de ce consensus moderne établi autour de la notion de projet, elle aussi utilisée par des professionnels soucieux de promouvoir le sujet contre les avatars de la sélection et les étroitesse d'une conception économiste des rapports sociaux. On se rappelle que la psychotechnique était de la même manière considérée au départ comme la réaction indignée de savants et de praticiens hostiles au taylorisme.

Revenons donc à cette question de la mesure des aptitudes. Ce concept rallie les esprits les plus progressistes de l'époque. À l'utilité d'accorder enfin l'homme au métier qui lui convient le mieux, correspond la certitude de participer au processus démocratique et à l'épanouissement de l'individu. L'intérêt de l'individu se confond avec l'intérêt général. *"Vouloir diriger l'enfant vers le métier ou la profession qui conviendrait le mieux à ses aptitudes, n'est-ce pas lui donner le moyen le plus sûr d'atteindre au complet développement, à l'épanouissement de sa personnalité ?"* s'interroge M. Chassang dans une conférence sur le rôle de l'orientation (11). Les examens individuels et collectifs sont effectués à tour de bras, sans mauvaise conscience, par la plupart des orienteurs. Les psychologues le plus sincèrement animés de ce qui leur semblait être l'esprit scientifique avaient la conviction d'être sur la bonne voie, celle du progrès social. Au "choix" d'une profession par la naissance, la substitution de procédés "scientifiques" d'appréciation des individus leur paraissait conforme à l'intérêt général comme à la justice. La justification d'une orientation dont le moteur était alors la mesure des aptitudes pouvait s'énoncer ainsi : contribuer à l'égalité des chances en permettant à tous un égal accès aux différentes professions. Un projet pour le moins contestable que Naville se chargera de dénoncer et que Snyders, dans un article consacré aux tests, décrira de la manière suivante : *"... (les tests) permettent de proclamer que, maintenant, le temps de l'arbitraire, du hasard, des castes est passé, que chacun va avoir la place à laquelle il a droit d'après son intelligence propre... À l'ouvrier qui se plaint de son sort et s'inquiète de la place qui sera réservée à ses enfants, on répond : une méthode impartiale va vous dire quelle est votre intelligence et à quel poste elle vous permet de répondre. Il n'y a qu'un "mais" : le test impartial donne régulièrement tort à l'ouvrier et le classe après tous les autres "* (12).

La critique de Naville

Appendice du scientisme, les pratiques d'orientation s'accompagnent alors de prétentions morales, de mélange de sermons sur les bienfaits de la civilisation mécanisée ou de discours sur *"les beaux métiers qui s'exercent de l'aube au coucher du soleil dans des conditions d'effort permanent"* (13). On le devine, cette façon de dire l'orientation n'est pas gratuite. Masquant les réalités sociales, elle a pour effet de contribuer à la reconstitution du potentiel moral des individus. Trop occupés à circonscrire le cadre étroit de leurs interventions, nombre d'orienteurs vont, sans la voir passer, à côté de la réalité, déployant ce faisant leurs propres représentations positives.

À vrai dire, les doutes sur l'avenir professionnel, le jugement des ouvriers sur leur métier est sans équivoque. On peut s'en faire une idée en relisant Naville : *"Les travailleurs n'aiment pas entendre des intellectuels presque toujours sans compétence leur vanter les "beautés" d'un travail dont ils connaissent surtout les duretés ; leur parler de vocation pour une tâche qu'ils ont presque toujours acceptée à leur corps défendant, faire miroiter un avenir professionnel dont leurs anciens offrent chaque jour un tableau morne et plus réel. S'ils connaissent plutôt les amertumes que les joies du travail, ils ont de bonnes raisons pour cela. Les descriptions idylliques des métiers ne sont pas leur fait ; ils les laissent aux littérateurs professionnels"* (14). Prise au mot, la psychologie des orienteurs est un immoralisme déterministe qui fonde une pratique normalisatrice. Tel est le procès que Naville instruit contre ce qu'il appelle une psychologie idéaliste et qui est, en réalité, la psychologie de Piéron. Est-ce que cette psychologie peut rendre compte des comportements humains qui mettent en jeu, dans une combinaison originale, des éléments psychologiques, techniques, culturels, économiques et sociaux ? Est-il jamais question, dans les études de Piéron, d'une réflexion précise sur les rapports entre l'homme et son milieu, où les éléments sociaux jouent un rôle éminent ? Non, répond Naville. Voyons son argumentation.

Dans la représentation savante, l'aptitude, dit Naville, est une entité abstraite, sans existence concrète, détachée de l'activité pour laquelle elle est sollicitée. L'aptitude, celle qu'on va chercher à appréhender par la mesure, préexiste à l'activité, par le fait qu'elle aurait une origine constitutionnelle et organique. Dans l'absolu, c'est la vocation. Il existerait quelque part, profondément inscrit dans la constitution biologique, ou dans l'air pour ne pas dire dans le ciel (!), "un facteur" dissimulé, potentiel, irréductible aux influences du

milieu, susceptible de fonder enfin les différences absolues entre les hommes. Cette conception, estime Naville, est une mystification. La réalité d'une correspondance harmonieuse entre un homme et une profession n'est pas exacte, et l'orientation professionnelle qui se veut la science de cet ajustement n'est, au mieux, qu'une technique sociale largement empirique. De plus, l'origine soi-disant héréditaire, la conception fixiste de l'aptitude ne permet pas de comprendre comment une personne peut passer d'une activité professionnelle à une autre. En fait, dénonce Naville, c'est que cette conception différenciée des aptitudes d'origine biologique s'inscrit parfaitement dans la division sociale du travail. En l'état, à ses yeux, l'orientation recèle tous les traits de l'idéologie conservatrice, largement dominée par la vieille culture réactionnaire que prône l'autorité sous toutes ses formes, et ne conçoit d'autre principe social que celui de l'obéissance et de la soumission de la masse des citoyens à leurs dirigeants, des ouvriers à leurs patrons, des colonisés à leurs colonisateurs, des femmes et des hommes et des enfants à leurs parents, des élèves à leurs professeurs.

Dans *Psychologie, marxisme, matérialisme*, publié en 1949, il s'élève contre les usages possibles de la psychologie : "*Le psychologue est devenu aux États-Unis, et pas seulement là, l'auxiliaire du chef militaire, du patron, de l'administrateur. Des laboratoires de psychologie sont adjoints aux usines, aux services de police, aux administrations civiles. En principe, tous ces laboratoires, munis de techniciens fabriqués en série, assez crédules et d'une science bien courte, servent à utiliser les hommes au mieux de leurs capacités mentales et physiques*". Mais attention, poursuit Naville, "*ce n'est pas de la psychologie scientifique que pratiquent la plupart du temps ces savants, c'est du service commandé aux ordres des industriels ou de l'appareil étatique*" (15). C'est déjà la même remarque que, quelques années plus tôt, il faisait quand, à propos de l'examen des aptitudes d'une candidate au métier de secrétariat, il estimait que "*ramener la capacité d'une dactylographe aux nombres de mots qu'elle écrit à la minute, c'est parler en employeur plus qu'en psychologue*" (16). On le voit, sa critique désigne, à travers les failles d'un système de connaissances qui se prétend scientifique et objectif, la fragilité des critères classiques de l'aptitude : le rendement, les différences individuelles et les dispositions naturelles des individus.

Il faut ici éviter un contresens. La critique que fait Naville à la psychologie et à son application principale n'est pas une hostilité de principe à la science psychologique. Naville n'est pas contre la psychologie, bien au contraire, mais contre une conception autoritairement défendue par Piéron et qui, selon Naville, se placerait directement sur la ligne de retour des valeurs spiritualistes contre lesquelles elle s'était édifiée avec Taine et Ribot. C'est en psychologue qu'il réagit, et plus précisément en "*psychologue qui critique la psychologie différentielle à partir de la psychologie behavioriste...*" (17). Ses critiques visent une rhétorique "savante" vissée dans la physiologie. C'est de ce point de vue que les psychologues font de la psychologie. Aussi quand ils s'arrogent le monopole du progrès social sont-ils incapables d'envisager le progrès concret des groupes humains, inscrits dans les civilisations matérielles et les institutions. Le progrès auquel font référence les savants se trouve comme sublimé, idéalisé dans l'enchaînement des causes et des essences biologiques, dans le pur réseau des relations scientifiques. En dissolvant le progrès dans l'évolution biologique, les certitudes déterministes ainsi produites ne peuvent qu'engendrer un mythe, celui du surhomme, le meilleur, le plus apte... Accrochées à leurs concepts abstraits qui sont le terme de leur explication, la science et leurs concepts ne traduisent plus que le négatif. Pour Naville, la connaissance traditionnelle produite à partir de l'idée de classement est inadaptée car elle présuppose l'existence de différences stables. Elle ne permet pas la compréhension des mouvements d'une société aux tensions sociales fortes. La psychologie s'est coupée du monde et, ce faisant, elle peut tranquillement, toute à sa positivité, continuer de proclamer un optimisme pour le moins déconcertant.

La conception du progrès à laquelle adhère Naville est tout autre. Elle pose, à partir de la prise en compte contradictoire et polémique de la réalité, le principe de la libération de l'homme et de la transformation des rapports sociaux. Pour ce faire, aux principes idéalistes – fixisme, biologisme, atomisme psychologique –, il faut opposer des principes matérialistes qui tiennent compte de la nature dialectique des rapports de l'individu et de son milieu. C'est toute l'activité psychologique qui est relation de l'homme et de son milieu.

Elle n'a de réalité que dans ce rapport ; elle n'en est pas un des termes, l'individu ou le milieu, mais l'unité indivisible par quoi l'individu et le milieu sont donnés ensemble. Voilà exactement l'enjeu d'une psychologie scientifique.

Pour l'orientation, la conséquence est claire ; il s'agit, selon Naville, par exemple, d'étudier l'individu et la profession non plus comme des réalités indépendantes et figées, mais dans leurs interactions et leurs transformations réciproques. Dans une note publiée dans le *Bulletin d'orientation professionnelle* de janvier-juin 1945 à propos des rapports souhaitables entre l'orientation professionnelle et l'orientation scolaire, Naville décrit une autre conséquence de cette vision de la psychologie: "*L'enfant n'est pas une entité purement psychologique ; il est aussi, et avant tout peut-être, une unité sociale. En ce sens, les critères qui président à son développement ne sont pas purement psychologiques, puisqu'ils empruntent une part capitale de leur signification au milieu social auquel appartient l'enfant. Il faut en tenir compte dès l'école, et en ce sens, des préoccupations extrascolaires et professionnelles doivent intervenir sans tarder. Il serait vain de croire que, dans le régime social actuel, l'enfant puisse en définitive "choisir" un métier vers 15 à 18 ans en fonction des études qu'il aura faites elles-mêmes selon ses tendances psychologiques. C'est là peut-être une chose souhaitable, mais l'expérience nous apprend tous les jours qu'il en va en général tout autrement, et c'est pourquoi il vaut mieux partir des réalités que de semer des illusions que la réalité se chargerait bien vite de démentir*". En d'autres termes, l'orientation est lien, elle doit être continue et, à la perspective "révélatrice" ou diagnostique doit se substituer une perspective éducative et formatrice qu'Antoine Léon se chargera de diffuser dans *Psychopédagogie de l'orientation professionnelle* (1957).

Curieusement, c'est dans le behaviorisme de Watson (1978-1958) que Naville voit la possibilité d'une telle psychologie. À ce sujet, il est clair : la psychologie moderne, c'est la psychologie du comportement. Ce qu'il affirmé en 1942, il ne le reniera plus. Dans une lettre qu'il m'adressait en février 1988, il affirmait encore que la psychologie scientifique ne saurait être que la science du comportement au sens de Watson. Ce qu'il pensait avoir trouvé chez celui qu'il appelait "le Descartes de la psychologie", c'est une logique des comportements humains, conception qui n'était bien évidemment pas celle de Piéron. À ses yeux, le behaviorisme, c'est enfin la possibilité d'une psychologie débarrassée de "*la divinisation de l'hérédité, monstre personnifié, renouvelé du destin, qui dicterait à l'enfant tout son avenir d'adulte, en fonction du passé de ses ascendants*" (18).

Avec le comportementalisme de Watson, Naville croit tenir une théorie susceptible d'en finir avec les déterminismes biologiques et héréditaires et les certitudes qui en découlent. "*Le comportement, précise-t-il, suppose plasticité, adaptation, probabilisme, c'est-à-dire une forme supérieure de la détermination*" (19). C'est que cette théorie du milieu "*bat en brèche la notion d'hérédité biologique des caractères mentaux et rend ainsi aux hommes conscients de leur situation la responsabilité de leur destinée. Il n'y a plus de criminels-nés, d'intellectuels-nés, de prolétaires-nés, de nègres-nés dont la situation n'est nullement immuable, mais est due aux conditions sociales qui les ont vus naître et croître, conditions qu'il est en notre pouvoir de modifier dans certaines limites*" (20). Selon Naville, contrairement à une conception de la notion d'aptitude qui pose a priori et de manière abstraite une identité essentielle de la personne maintenue à travers les sanctions de la vie, le behaviorisme a de l'homme une conception éducative et ouverte. L'aptitude serait ainsi le résultat dialectique d'interactions complexes entre le milieu social, économique et les organismes individuels, entre les formes biologiques et sociales des groupements humains.

Cette conception n'est en elle-même ni un optimisme sans bornes – Naville est trop averti pour cela – ni un pessimisme radical. Car c'est selon le cas, pense-t-il, une exaltation ou un fatalisme que de dire à quelqu'un : ce n'est pas impunément que tu nais et que tu vis, là où tu es né, là et dans les conditions où tu as vécu. D'après lui, ce constat implique l'analyse fondamentale de l'action des groupes, des modes sociaux de vie sur l'individu, particulièrement dans l'étape historique de la société divisée en classes sociales. C'est probablement là qu'on peut le mieux trouver chez Naville les traces d'une mise en perspective sociologique de la psychologie et de ses pratiques.

La réception française des thèses de Naville

Au moment où elle est prononcée, l'objection de Naville ne fera pas école. Naville n'est pas bien placé dans l'institution pour jouer un rôle-clé dans la redéfinition de l'orientation qui, au sortir de la guerre, est en train de se dessiner. Sa théorie générale de l'orientation, les réflexions qu'il publie sont suspectées de partialité et restent relativement isolées. Si elles suscitent tant d'opposition, notamment dans les milieux de la gauche communiste, c'est peut-être justement parce qu'au-delà des enjeux politiques, elles n'adoptent aucun des points de vue jusqu'alors dominants. Rappelons-le, l'idéal d'égalité des chances est l'horizon du mouvement d'orientation. Cette idée largement répandue a eu pour effet de marginaliser et de contenir toutes les critiques, au moins jusqu'au début des années 1950. Ces idéaux vont être un écran, une sorte de voile d'ignorance derrière lequel des professionnels se placeront avec la volonté sincère et honnête de concilier l'intérêt particulier avec l'intérêt général. Par-dessus la réalité, autour de belles idées qui sonnent comme autant de slogans démocratiques – "tous capables", "égalité des chances", "justice sociale" –, l'universalité s'impose dans le parti pris "d'une science libre, la seule science, appuyée aussi sur une foi, la foi en la vérité indépendante de ses contingences sociales" (Piéron). Face à cette unanimité de principe, la critique de Naville est une brèche dans un système qui, au nom de l'égalité, secrète de l'inégalité.

Sans doute, comme le pense Derouet (21), les appareils de connaissance statistique conçus et mis en place dans les années 1950 pour tenter de saisir une société de classes cloisonnée, organisée hiérarchiquement, ont-ils contribué à mettre en crise les systèmes d'orientation et leurs procédures. *"Dans les années 1950, écrit-il dans École et justice, l'INSEE mène à son terme le travail entrepris par la statistique générale de la France : on peut mettre en rapport la position sociale des parents et celle de ses enfants, la carrière scolaire des enfants avec la position sociale des parents. Soumis à cette épreuve, l'idéal d'égalité des chances s'effondre, il n'est pas possible de rendre les individus autonomes par rapport à leur famille et à leur milieu"*. Désormais la critique peut s'appuyer sur des phénomènes massifs mis en évidence par les statistiques. Non seulement les dispositifs mis en place au nom de la science ne peuvent pas faire la preuve de leur efficacité, mais avec l'explosion scolaire et la crise économique, l'exclusion et la sélection apparaissent en pleine lumière. La critique prend forme. On en connaît le destin. Dans l'oubli de Naville, la sociologie du soupçon va s'engouffrer dans la brèche, jetant là les bases d'une culture critique, aujourd'hui contestée pour ses insuffisances conceptuelles.

Quoi qu'il en soit, Naville va payer au prix fort ce pas de côté par rapport aux discours convenus. Sa polémique avec les tenants de l'approche psychométrique, et principalement avec Piéron, aura pour conséquence sa mise à l'écart de l'INOP et le retrait de sa charge d'enseignement (22). Le fait de présenter les thèses de Naville était tout aussi risqué. Hélène Gratiot-Alphandéry, alors chargée d'enseignement à l'INOP, raconte (23) : *"Je faisais faire aux étudiants des comptes rendus de livres... Mais mon choix de livres n'était pas conforme à l'image qu'on devait sans doute répandre de l'orientation. Je recommandais notamment des textes de Naville qui paraissaient singulièrement hérétiques : cet enseignement fut donc fermement et courtoisement supprimé"*. Dans l'édition, Naville est contesté. Que ce soit dans le *Bulletin de l'INOP*, qui vient tout juste de renaître (1945) ou dans *l'Année psychologique* de la même année, c'est d'abord "au ton passionné" et au manque de sérénité propre à "l'homme de science" que Piéron s'en prend pour réfuter l'argumentation de Naville, avant de regretter *"de voir un orienteur nier l'utilité des profils analytiques susceptibles de dessiner la physionomie des personnalités qui se montrent, dans la réalité, si extraordinairement variées"*. En 1949, Henri Piéron reviendra sur cette critique de Naville, soulignant son profond désaccord avec cette théorie du milieu en réaffirmant l'importance des "dispositions natives" (24). Lors d'une table ronde du congrès international de psychologie de l'enfant qui se tint à Paris en 1979, Naville se souvient : *"Quand je présentai, il y a plus de trente ans, une théorie de l'orientation professionnelle qui mettait en doute cette théorie (celle des aptitudes), on m'opposa assez méchamment les diagnostics scientifiquement rigoureux des tests, les exemples classiques de dons innés, et l'image des fameux surdoués, ou des handicapés, dont les contraintes sociales ne manqueront pourtant pas, la plupart du temps, de modifier les prétentions ou les déficits"*.

Le rejet de Naville est cependant nuancé, en 1952, par Antoine Léon (26) qui tente lui aussi de prendre ses distances avec la ligne inopienne. S'il reproche à Naville sa confusion, il montrera une certaine sympathie pour ses thèses sur le "milieu", ce qui ne sera guère le cas des gens de la psychiatrie institutionnelle ou de la psychanalyse, occupés alors de promouvoir la démarche clinique contre les tests. D'après Jean Oury, l'un des fondateurs de la psychothérapie institutionnelle, "*Naville s'était fait ramasser sur les réflexes conditionnés à la Pavlov et à la Watson par Ajuriaguerra*" (27). En fait, Naville ne s'est jamais laissé définir comme membre d'un groupe à vocation majoritaire qui cherche à imposer ses valeurs, ses exigences et sa vision du monde. Mais pour autant, il a su défendre son point de vue sans cacher d'ailleurs ses prétentions interventionnistes en matière d'éducation, de formation et d'orientation. À Sartre qui refusait de donner un conseil à un de ses élèves venu lui demander son avis, au motif qu'il était libre et qu'il était, lui, le mieux à même de savoir ce qu'il avait à faire, Naville n'hésita pas à répondre qu'il lui aurait indiqué un point de vue précis tout en l'engageant à faire quelque chose (28).

Conclusion

Concernant la réflexion de Pierre Naville au sujet de l'orientation, nous la découvrons aujourd'hui dans un contexte qui n'est plus celui de sa conception et surtout de sa première réception. Nous pouvons aujourd'hui entreprendre une lecture débarrassée des querelles politiques des années d'après guerre pour mieux saisir les enjeux actuels de l'orientation. À ce point, une question pourrait se poser : dès lors qu'on en fait l'analyse et l'histoire, l'orientation apparaît-elle comme un moteur au service des individus ou l'outil privilégié de nos sociétés libérales ? N'y a-t-il pas une dimension fondamentalement relative de l'orientation ? Et, dans un monde bousculé par de formidables mutations technologiques, par la persistance des désordres économiques aux effets désormais bien connus – nouvelles formes de pauvreté et d'exclusion, chômage de masse, explosion des inégalités –, ce relativisme n'autorise-t-il pas, au bout du compte, tous les pessimismes, tous les fatalismes ? À trop souvent ignorer ces réalités, ou pire encore en y étant en toute bonne conscience impliquée, l'orientation, dans sa positivité, ne contribue-t-elle pas paradoxalement à redoubler ce pessimisme, dès lors qu'elle n'apparaît jamais en tant que telle comme exerçant un rôle et une responsabilité de fait dans l'agencement "dramatique" du social ? Le grand mérite de Naville aura été de ne pas éluder ces questions et, au contraire, de les éclairer et de les reformuler en s'interrogeant toujours sur la conséquence sociale de nos actes. Il nous aura montré que, dans un contexte de crise, l'optimisme volontaire est une attitude bien pire que la lucidité ou la perplexité.

Scepticisme, méfiance, tels sont, aujourd'hui, à l'égard de l'orientation, les sentiments dominants des citoyens. Chacun sent bien que quelque chose ne va pas dans son fonctionnement général : problèmes d'affectation, absence de perspectives... Les critiques ne manquent pas. On reproche à l'orientation d'être un instrument du libéralisme et de manipuler les esprits pour le compte de métiers nouveaux mais, hélas, de plus en plus rares. Ce premier moment de la défiance risque de s'amplifier si l'on persévère dans l'idée que tout désormais doit se réguler selon les lois du marché. Par ailleurs, une nouvelle défiance se fait jour. Elle n'a pas le même caractère. Elle a à voir avec l'information et se fonde sur le sentiment que l'orientation en dépend de plus en plus. Or, nombreux sont ceux qui déclarent être mal informés. Dans ce cas, quelle est la fiabilité du système informationnel ? Qu'en est-il de l'accès à l'information ?

Sur ces questions au moins et sur d'autres que je n'ai pas abordées – l'entrée au travail, l'influence de la famille dans la représentation et le choix de carrière, l'influence de l'école, la relation entre le système scolaire et la structure professionnelle –, nous devons en France à Naville, et à quelques autres, l'appréhension de l'orientation comme une des données essentielles de la vie sociale, intéressant de plein droit le sociologue. Dommage, hélas, que la diffusion de ses idées n'ait pas encore permis, chez les conseillers d'orientation, une réflexion globale sur leurs actes. ■

Notes

- (1) Tanguy L., Pierre Naville, 1942-1960, une sociologie des relations, in Naville, La passion de la connaissance, textes réunis par M. Eliard, PUM, Toulouse, 1996, pp. 55-67
- (2) Naville P., Théorie de l'orientation professionnelle (1945), Gallimard, Paris, 1972
- (3) Piéron H., Toulouse E., Vaschide G., Technique de psychologie expérimentale (1904), O. Doin éditeurs, 2è éd., 1911
- (4) Compte tenu de la censure nazie, le *Bulletin de l'INOP* ne paraîtra pas pendant la guerre. Il reprendra ses publications en 1945. En remplacement sera publié, en zone sud, le *Bulletin d'orientation professionnelle* animé par Naville.
- (5) Bennassar L., Histoire des services d'orientation sous l'Occupation, in L'orientation scolaire et professionnelle, 1990, 19, n°1, p. 60-61
- (6) On peut consulter les textes de ses conférences, les "leçons" qu'il a données à l'INOP dans le "Fonds Naville" conservé à la bibliothèque du CEDIAS-Musée social, 5, rue Las-Cases, 75007-Paris. Voir également, à ce sujet : Tanguy L., Pierre Naville 1942-1960, op cit.
- (7) Naville P., Mémoires imparfaites, le temps des guerres, Paris, La Découverte, 1987, p. 275
- (8) Parot F., La psychologie française et ses applications entre les deux guerres, Centre de recherches en histoire des sciences et des techniques, Cité des sciences et de l'industrie, CNRS, texte ronéoté.
- (9) Naville P., Mieux et moins bien, in *La révolution surréaliste*, n°9-10, octobre 1927, p. 56.
- (10) Naville P., La révolution et les intellectuels, Paris, Gallimard, 1927, p. 24
- (11) Chassang M., Les aspects sociaux du problème de l'orientation professionnelle, in *Les études sociales*, janvier 1937
- (12) Snyders G., cité par Louis Le Guillant, in *La Raison*, n°4, 1952
- (13) Naville P., Théorie de l'orientation professionnelle, Gallimard, 1972, p. 33
- (14) *Ibid.*, p. 34
- (15) Naville P., Psychologie, marxisme, matérialisme, Marcel Rivière, Paris, 1946, p. 98
- (16) Naville P., Théorie de l'orientation professionnelle, Gallimard, 1972
- (17) Tanguy L., Pierre Naville 1942-1960, une sociologie des relations, *op. cit.*
coie eeene eeeee
- (18) Naville P., La psychologie, science du comportement. Le behaviorisme de Watson, Paris, Gallimard, 1942
- (19) *Ibid.*, p. 9
- (20) Naville P., Psychologie, marxisme, matérialisme, Marcel Rivière, Paris, 1946, p. 102
- (21) Derouet J.-L., École et justice, Métailié, Paris, 1992
- (22) Voir Lucie Tanguy, *op. cit.*
- (23) Autobiographie d'Hélène Gratiot-Alphandéry parue dans *Psychologues de langue française*, sous la direction de F. Parot, M. Richelle, PUF, 1992, p. 41
- (24) Piéron H., Les aptitudes, la psychologie différentielle, traité de psychologie appliquée, PUF, 1949
- (25) Fonds Naville, texte sur une communication effectuée en 1979 au congrès international de psychologie de l'enfant
- (26) Léon A., Problèmes théoriques et pratiques de l'orientation professionnelle, *La Raison*, n°4, 1952
- (27) Oury J., L'aliénation, séminaire de Ste-Anne, Galilée, 1992, pp. 20-21
- (28) Sartre J.-P., L'existentialisme est un humanisme, Nagel, collection Pensées, 1970